

L'oeil magique

Andrée Proulx

Numéro 102, printemps 2004

L'enfance

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/14380ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Proulx, A. (2004). L'oeil magique. *Moebius*, (102), 85–90.

ANDRÉE PROULX

L'œil magique

Aucune lumière n'éclaire la ville. Interdiction de laisser filtrer l'éclairage aux fenêtres des maisons. Les soirs de black-out, notre famille, comme dans tous les foyers, observe les consignes de la Défense civile. Tous stores baissés, rideaux tirés, je jette un œil furtif à l'extérieur. De sinistres projecteurs balaient le firmament. C'est la guerre là-bas! Des glaives traversent l'océan. Mes parents me croient «dans la lune». Ils me croient toujours dans la lune! C'est ainsi qu'ils interprètent mon désir d'évasion.

Sur un pan de mur de la cuisine, entre la cuisinière à gaz et le vaisselier de style Queen Anne, soudain s'anime un drap tendu. D'étranges énergumènes gesticulent, grimacent et se déchaînent. D'où viennent-ils? Comment se sont-ils glissés jusqu'à nous par une si grande noirceur?

Là, devant mes sœurs et moi, sous-titré en noir et blanc, Charlie Chaplin sautille et fait le mariolle. Ses plaisanteries burlesques court-circuitent ma peur. Sentinelles de l'ombre, seuls témoins de la nuit, ce drôle de personnage, propulsé par un rai lumineux, tient l'ennemi en déroute. S'il venait à s'éteindre, la ville deviendrait un immense champ de bataille! Je tombe de sommeil sans avoir pu deviner le mot FIN.

Montréal connut cet été-là une invasion inattendue. Le temps ensoleillé et chaud était si sec, il pleuvait si peu qu'une armée de sauterelles assiégea la ville. Hideuses et bondissantes, elles occupaient tout l'espace. Il y en avait partout! Sur les trottoirs et dans les parterres, les cages d'escaliers et jusque dans les intérieurs des maisons. Une chasse effrayante à la sauterelle rythma l'été de mes cinq ans. Un été qui parut sans fin. Saison miraculeuse modulée par le chant

des cigales et les «séances à deux épingles à linge». Théâtre de proximité produit par des acteurs improvisés dans des hangars d'arrière-cour donnant sur la ruelle. Fenêtre ouverte sur une autre dimension d'où, peu à peu, surgit la conscience de soi. De nos désirs et de leurs entraves. L'illumination qui percute les sens.

C'est dans cet espace intime, terreau fertile aux contours encore imprécis, que s'inscrivent à jamais les rues désertes du dimanche. Une odeur d'asphalte chauffé monte du sol. À son zénith, le soleil fait éclater en milliers de paillettes chatoyantes le pare-brise des véhicules stationnés le long du trottoir. Une frange irisée s'étend à perte de vue. Dans la zone interdite, droit devant moi, s'étire le ruban métallique aveuglant.

J'hésite à transgresser l'interdit. «Pas plus loin que le restaurant du coin!» m'ont enjoint mes parents. Traverser ou pas la rue... Je réfléchis. Mes fesses se souviennent trop bien de la correction méritée lors de ma dernière escapade à suivre d'une rue à l'autre le corps de clairons paroissial. La main en visière, je scrute l'au-delà des limites imposées. Je pressens avec force la beauté de lieux qui m'échappent. Me fascinent l'immobilité et la luminosité des choses. Le bitume de la ville dessine des horizons infinis, imprimant au plus profond de mon être l'élan qui plus tard, au-delà du joug parental, me projetterait à la découverte de contrées qui me font signe. Un jour, je percerais les mystères de la rue Saint-Zotique! J'ouvrirais les brèches vers la liberté! Juré! Craché! J'aurais le dernier mot!

L'oreille rivée à la radio, chaque foyer s'accroche à l'espoir d'une victoire rapide mais la guerre s'enlise et les manchettes des journaux s'abattent sur le monde consterné. Les nouvelles du front résonnent comme le glas. Depuis deux ans, l'Europe est à feu et à sang. Au Canada, la propagande de guerre hausse le ton. La conscription est devenue obligatoire. Chaque rue, chaque foyer pleure un père, un fils, un frère, un parent ou un ami «enrôlé». Les usines de munitions fleurissent. Le mot liberté n'a plus le même sens: on doit l'arracher de force et non la conquérir noblement et patiemment. C'est écrit en toutes lettres dans le

journal dont mes parents se lisent à haute voix des extraits en notre présence:

«L'industrie aide à gagner la guerre. Patrons et employés, frappez ensemble un grand coup pour la liberté!»

À Montréal, sous les auspices d'associations de bienfaisance, bals et réceptions rendent hommage au courage et à l'abnégation des militaires. Les dames patronnesses de la société bourgeoise donnent l'exemple. On peut lire le compte rendu de leurs activités dans le carnet mondain du plus grand quotidien francophone d'Amérique. À l'heure du cocktail, elles défilent coiffées de plumes d'autruche roses. Dans les cinémas, Betty Grable et Esther Williams sont à l'affiche pour conjurer l'attente. On ne chasse plus les sauterelles à grands coups de balai, mais plutôt l'angoisse à coups de pellicule joyeuse.

En cette période d'austérité, les ménagères s'échangent leurs coupons de rationnement de denrées alimentaires. Le magasin Eaton leur fait prêter serment:

Je me suis engagée dans l'active!

Mon uniforme est un tablier

Mes armes un balai et un porte-poussière

Une tasse graduée et un sarcloir

Je ramasse os et graisse

Je fais conserves et confitures

Je mesure le charbon presque à la cuiller!

Dans les foyers, la radio tient une place de plus en plus importante. Le Stromber Carlson en bois massif du salon a été remplacé par un appareil aux lignes sobres et modernes. L'œil magique, ainsi désigne-t-on le prisme fluorescent dont l'aiguille permet dorénavant de capter avec précision les ondes débarrassées de leurs parasites. Son apparition est devenue symbole de progrès. Plus besoin de tendre l'oreille à tout moment pour saisir les nouvelles du front. Non seulement nos habitudes en furent-elles modifiées, mais en plus, la pastille verte possède une vertu connue de moi seule. Une brèche secrète.

«Nos soldats sont accueillis en héros sur les plages de Normandie», annonce la voix grave du bulletin de nouvelles qui ne grésille plus.

— C'est loin la Normandie, papa?

— De l'autre côté de l'océan, me répond mon père, se faisant rassurant.

L'œil magique me fixe. Les oscillations de l'aiguille me bercent. Les sons s'estompent. Je sens un courant hypnotique m'envahir et me soulever. Je me vois quitter le fauteuil, traverser les murs du salon et franchir le chambranle de la fenêtre aux longs rideaux ajourés qu'ondule le vent. Je survole les toits des maisons : blocs à jouer minuscules aux teintes dégradées. Les automobiles prennent des allures d'insectes filant dans toutes les directions. Je suis transportée vers des lieux auparavant inaccessibles sans mes parents. J'ai tous les pouvoirs ! Le mont Royal se dresse, couronné de sa croix majestueuse. C'est toutefois la statue de l'ange déployant ses ailes qui surtout m'éblouit. Baignée dans toute sa grâce par les rayons du soleil couchant, sa silhouette opalescente s'élance et claironne mon apparition. Plus loin, le fleuve Saint-Laurent, que surplombent des chaînes de montagnes aux courbes sinueuses, se jette dans la mer où plonge le soleil. Embrasé, l'océan se fige, ourlé d'écume... Des voix se font distinctes : « Il est temps d'aller au lit, tu es encore dans la lune... » Mes parents ignorent tout de mes escapades. L'œil magique me sert de talisman pour déjouer leur surveillance.

Les jours qui suivirent furent effervescents. Les cloches carillonnèrent la victoire. On défila dans les rues avec soulagement au son des tambours et des trompettes. Enfin revenu, le temps de la lumière et des explosions de joie, de la bombance et du bon goût ! Terminées, les privations ! Soumises au rationnement, les familles qui ne s'étaient pas approvisionnées au marché noir remirent du beurre sur leur pain. La coquetterie féminine retrouva son charme et sa vigueur. Après cinq longues années, les femmes firent peau neuve. Dépouillées de leurs bas de nylon dont le matériau servait à la fabrication de parachutes, celles-ci purent enfin exposer avec élégance le galbe de leurs jambes.

Comme je les enviais avec mes petits bas courts et mes talons plats !

*

En équilibre sur l'arête du temps, finit-on jamais de quitter l'enfance?

N'arrive-t-il pas un moment dans la vie où, pas tout à fait blasé mais cependant moins agité, l'esprit revient sur ses pas et capte, l'espace d'un bref instant, pour ne pas les laisser fuir à jamais, quelques bribes du passé? D'un passé pas aussi quotidien qu'on pourrait le prétendre?

À défaut de me redonner le temps à jamais englouti, sortis de nulle part, ces mirages de l'enfance se glissent jusqu'à moi sans prévenir. Comme autrefois les projections de guignols illuminant les sinistres black-out, ces fulgurantes incursions dans le souvenir éclairent des pans d'ombre oubliés. Décantée par le temps, dépouillée de tout artifice, apparaît alors la voie impénétrable, qu'emprunta à mon insu la liberté pour atteindre sa plénitude.

La liberté, jusqu'à l'ultime projection, brèche inachevée, ne serait-elle pas aussi l'aptitude qu'il me reste à conquérir pour vaincre la peur de la mort?

Aucune issue à l'inquiétude. Le drap tendu ne s'animera pas. Aucune plaisanterie rocambolesque ne viendra, comme autrefois, dissiper les monstres qui secouent l'opacité du néant. Inutile d'espérer l'évasion qui dissiperait le champ de bataille... Permettrait de le fuir... Tôt ou tard, se profilera, hideuse, la certitude de la FIN.

L'éternité a toujours le dernier mot!

